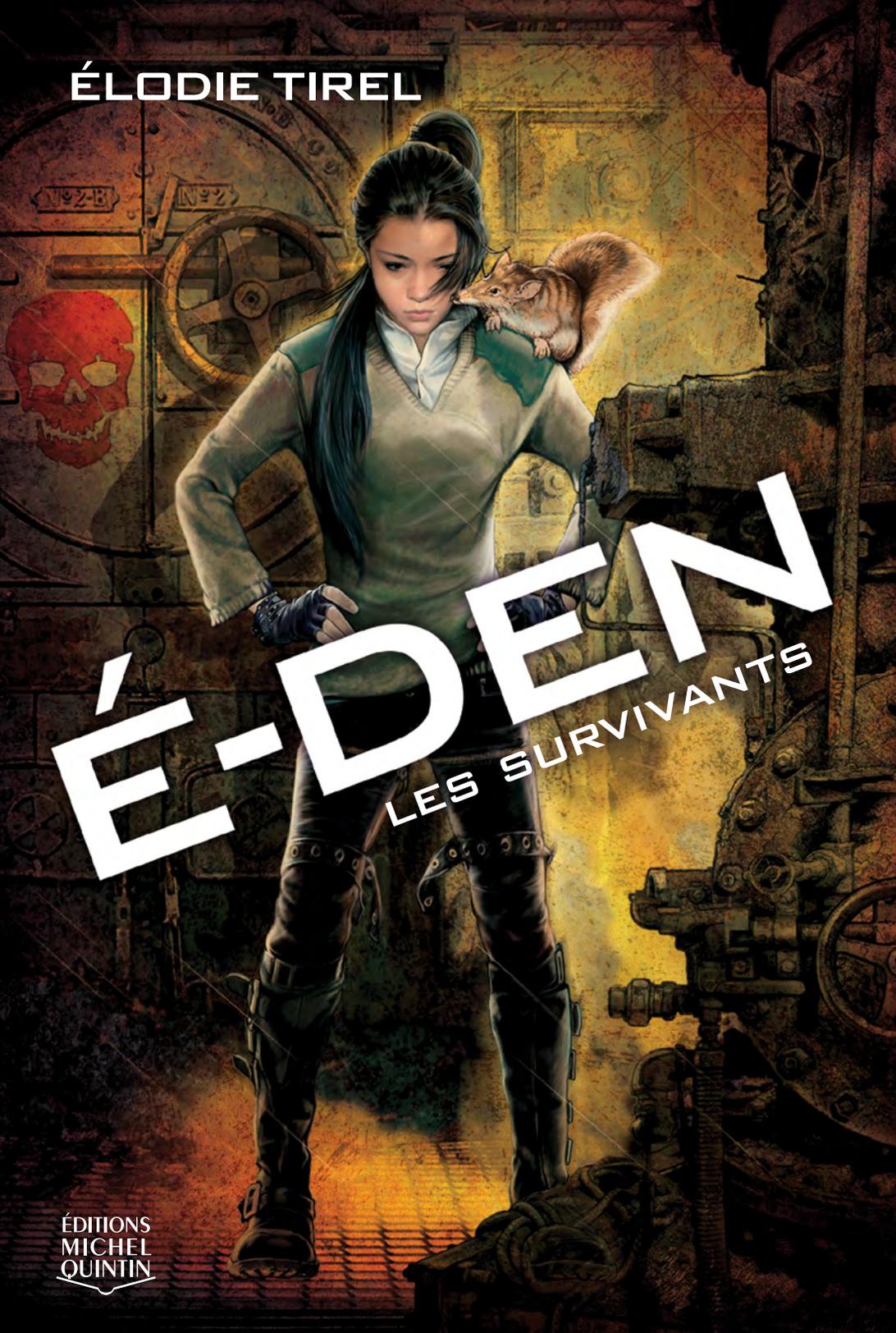


ÉLODIE TIREL



É-DEN

LES SURVIVANTS

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN

ÉLODIE TIREL

É-DEN
LES SURVIVANTS

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN



PROLOGUE

Journal de bord de James O'Connor

12 janvier 2257

Il mordilla son stylo, hésitant. Comment commençait-on un journal de bord? Fallait-il d'abord se présenter, dire qui il était et où il habitait? Il hocha la tête. Il lui semblait primordial de tout expliquer.

Je m'appelle James O'Connor, j'ai trente-cinq ans, je suis marié et je suis l'heureux papa d'une petite fille. Je vis à Renaissance.

Renaissance n'est pas une ville, enfin, pas vraiment, c'est plutôt...

Il posa son stylo et croisa les mains pour réfléchir aux mots qu'il allait employer. Que penserait Kate si jamais elle lisait ces lignes? Une vague de colère le submergea. C'était son journal, après tout, et il y écrirait ce qu'il voudrait! De toute façon, là où il le rangerait, son épouse ne le trouverait jamais.

... c'est plutôt l'enfer! On raconte que notre colonie, aménagée dans des mines désaffectées, a été conçue par les anciens pour abriter des milliers de gens. Le but était de pouvoir y vivre en autarcie jusqu'à ce que la Terre redevienne vivable. Tout le monde ici sait qu'il s'est produit un cataclysme effroyable à la surface de notre planète, mais personne ne sait exactement ce qui s'est passé. Les bruits courent, les versions se multiplient et chacun y va de son hypothèse; la plus répandue fait allusion à un

conflit nucléaire à l'échelle mondiale ; l'air saturé de particules radioactives serait devenu trop dangereux pour les hommes qui se seraient repliés dans ce gigantesque abri antiatomique. La deuxième théorie, c'est que notre pays aurait été victime d'une contamination bactériologique d'origine terroriste ; extrêmement contagieux et virulent, le virus aurait décimé des populations entières, contraignant les survivants à se réfugier sous terre. Si certains évoquent un déluge de météorites qui auraient frappé la Terre, détruisant la plupart des grandes villes et provoquant des tsunamis monstrueux, d'autres encore avancent la thèse d'explosions solaires qui auraient bouleversé le champ magnétique terrestre, entraînant des séries de catastrophes sans précédent.

Bref, quelle qu'ait été l'origine de cet exode, nous sommes coincés ici, dans les profondeurs de la terre, depuis des centaines d'années. Personne ne se rappelle avec précision combien, sauf peut-être les Élus. Ce qui est certain, c'est que des générations d'hommes et de femmes se sont succédé, se sont aimés, se sont reproduits et sont morts dans cet abri souterrain.

Les anciens étaient-ils très nombreux lors de l'exode ? Je n'en sais rien, mais leurs dirigeants se sont réservé le meilleur quartier. Le Cocon est certainement l'endroit le plus beau, le plus abouti et le plus agréable à vivre de Renaissance. J'ai pu mesurer la différence quand j'ai quitté la Cave. La Cave, c'est le quartier où je suis né. Des kilomètres de tuyaux rongés par la rouille, des nuages de vapeurs toxiques crachées par des chaudières en surchauffe, des habitations insalubres où s'entassent des familles entières qui vivent dans la peur des caïds locaux.

Quand je suis parti, nous étions plus de trois mille à vivre dans la Cave. Il paraît que, dans l'autre quartier appelé le Grenier,

parce que c'est de là que provient toute notre nourriture, il y a moins de gens, mais comment savoir? Toutes les informations sont verrouillées par les Élus et aucun contact n'existe entre les trois quartiers de Renaissance.

Seuls les Élus savent. Ils contrôlent nos vies d'une main de fer. Depuis l'exode, ils dirigent, commandent, filtrent, matent et sévissent sans pitié dès que le besoin s'en fait sentir. Nous ne sommes que de la main-d'œuvre corvéable à merci dont l'élite dispose à loisir pour profiter d'une existence oisive dans le Cocon.

Le Cocon... Drôle de nom pour un quartier. Ça me fait penser à une énorme larve emmitouflée dans sa toile en train d'engraisser grâce aux efforts des autres. D'ailleurs, régulièrement, les Élus ponctionnent des hommes dans la Cave et le Grenier pour les offrir en cadeau aux femmes du Cocon. J'ai appris que c'est pour éviter les unions consanguines qui à long terme entraîneraient des malformations congénitales chez les futurs bébés. Un peu de sang neuf est vital pour renouveler la race supérieure de l'élite. Ainsi, la larve continue à grossir en toute quiétude, au sein de son Cocon protecteur.

C'est de cette façon que j'ai atterri là. Kate m'a choisi. Attention, elle n'a pas eu de coup de foudre, elle n'a pas flashé sur moi ni éprouvé une quelconque attirance physique. Non. C'est juste parce que, contrairement aux autres, je n'étais pas un rustre inculte. J'étais contremaître au groupe électrogène 12. Je savais donc lire, écrire et compter. C'est pour ça que cette brillante scientifique m'a choisi, moi et pas un autre. Pour donner de bons gènes à sa descendance.

James marqua une nouvelle pause. Après s'être relu, il raya proprement le dernier mot: à sa fille.

Ma fille. Mon trésor, ma merveille. Celle qui me permet de tenir. Si je me tais, si j'obéis, si je supporte les caprices et les brimades de Kate sans jamais broncher ni soupirer, c'est pour elle. Uniquement pour elle. Si je me rebellais, Kate me renverrait là d'où je viens et me priverait du seul trésor que je possède. Du haut de ses douze ans, É-Den est le soleil de mes ténèbres.

Le visage doux et rayonnant de sa fille s'imposa à lui. À cette heure de la matinée, elle était en cours. É-Den suivait un module de mathématiques appliquées. Studieuse, sérieuse, même brillante, elle forçait l'admiration de ses professeurs et faisait la fierté de sa mère. Kate aimait l'intelligence d'É-Den. James aimait É-Den.

Il soupira avant de sauter une ligne.

Si j'entreprends d'écrire ce journal de bord, c'est parce qu'aujourd'hui j'ai fait une découverte prodigieuse. Tellement que j'ai envie de crier la nouvelle partout, de la révéler à tout le monde. Mais je ne connais presque personne ; personne que ça intéresse, en tout cas, et je n'ai aucun ami à qui je pourrais me confier. Je n'ai qu'É-Den et, si je lui révèle quoi que ce soit, nous serons tous les deux en danger. Car ce que j'ai découvert est un secret terriblement bien gardé.

Avant tout, il faut que je précise que Kate porte une chaîne en or autour du cou. Ce bijou auquel est suspendue une petite clé ne la quitte jamais. Or, hier soir, en se couchant, elle s'est rendu compte qu'elle ne l'avait plus. Elle a fait irruption dans le salon, livide, et s'est mise à fouiller tout l'appartement de fond en comble. Je ne l'avais jamais vue aussi agitée. Une vraie furie ! Évidemment, elle m'a hurlé après, m'accusant d'avoir volé sa chaîne, mais elle s'est vite rendue à l'évidence.

Comment sa chiffe molle de mari aurait-il pu avoir ne serait-ce que l'idée de commettre un tel acte? Impossible. Elle a cherché toute la nuit. Ce matin, elle avait les traits tirés et le visage déformé par la contrariété, mais elle est partie travailler quand même.

Moi, comme tous les jours, j'ai débarrassé la table, fait la vaisselle, les lits, le ménage. Puis j'ai réveillé É-Den et tout préparé pour qu'elle soit à l'heure en classe. Après son départ, j'ai trié le linge sale pour l'emporter à la laverie. Alors que je remettais à l'endroit la combinaison de Kate, j'ai retrouvé par hasard la fameuse chaîne, coincée dans les replis du col. Un maillon s'était rompu. C'est étrange, mais quand j'ai serré dans ma paume la petite clé dorée, un sentiment de puissance m'a submergé. J'ai éclaté de rire tout seul. Je l'ai fourrée au fond de ma poche et je suis allé jeter la chaîne dans le vide-ordures.

Ensuite seulement je suis retourné dans la chambre de Kate. Là, j'ai ouvert sa penderie et déplacé les boîtes et les luxueux vêtements suspendus qui m'empêchaient d'accéder à la porte dissimulée dans le mur du fond. Je l'ai découverte l'année dernière tout à fait par hasard en faisant du rangement. La serrure dorée et ouvragée avait alors éveillé ma curiosité. Aujourd'hui j'ai enfin pu l'assouvir.

La clé a activé le mécanisme sans rencontrer la moindre résistance. Une lumière s'est déclenchée automatiquement et là, sur le seuil, je me suis figé de crainte autant que de bonheur. Dans une pièce grande comme notre salon se trouvait un nombre incalculable d'ouvrages, méticuleusement rangés sur d'immenses étagères qui couvraient entièrement les quatre murs. De toute ma vie je n'avais vu autant de livres.

En retenant mon souffle, j'ai lentement fait le tour de la pièce. Mes doigts caressaient les dos colorés des reliures pendant que mes yeux se remplissaient de titres tous plus prometteurs les uns que les autres. J'ai vu des atlas, des romans, des bandes dessinées, des recueils de poésie, des manuels d'histoire, de sciences... C'était assurément une découverte majeure dans un monde où les livres sont rarissimes et extrêmement contrôlés.

Craignant que Kate ne revienne et ne me surprenne, je ne suis pas resté longtemps, mais j'ai emporté avec moi un gros atlas plein de photos. J'en tremble encore ! Je...

16 janvier 2257

La dernière fois, j'ai dû m'arrêter précipitamment d'écrire, car, comme je le pressentais, Kate est rentrée plus tôt que prévu. Ouf, c'était moins une ! S'il avait fallu qu'elle découvre l'atlas et mon journal ! Je les ai glissés sous ma table de nuit. Là, au moins, je suis certain qu'elle ne les trouvera pas. Elle ne fait jamais le ménage.

Elle était de mauvaise humeur à cause de je ne sais quelle expérience sur des rongeurs qui a mal tourné. Comme d'habitude, je l'ai écoutée sans broncher. Même si je désapprouve ces manipulations génétiques, je me tais. De toute façon, elle ne me demande pas mon avis.



Il s'est écoulé trois jours depuis la dernière fois. Trois jours durant lesquels j'ai eu tout le loisir d'admirer les photos de l'atlas. J'ai découvert un monde fabuleux, fait de montagnes,

de déserts, de forêts tropicales, d'océans, de lacs, de prairies, de savanes, de glaciers, de plages, de volcans... Que de merveilles insoupçonnées dont je ne connaissais que le nom! Ces images de la surface me fascinent. Je peux passer des heures sur une seule d'entre elles. Mes yeux se gorgent de couleurs, de lumière et de sensations inédites. J'admire chaque paysage, chaque détail et j'apprends chaque nom avec une dévotion presque religieuse. Ce que je préfère, ce sont les photos du ciel, ce ciel mythique que personne ici n'a jamais vu. Tantôt bleu, blanc, rose, pourpre ou noir, il se pare de mille nuances qui me bouleversent. Surtout la nuit quand des millions d'étoiles scintillent comme des diamants dans du velours. Ça a quelque chose de magique. Pour moi qui n'ai jamais connu que la roche, le métal et l'obscurité, quel choc! Dire que c'était dans ce monde que vivaient les anciens avant la catastrophe. Ce monde qu'ils ont abandonné pour nous cloîtrer dans les profondeurs de la terre.

Si Renaissance nous a sauvés d'un désastre planétaire, elle nous a néanmoins condamnés à l'enfermement et aux ténèbres d'un monde sans ciel, sans soleil et sans chaleur. Nous avons survécu, certes, mais à quel prix?

25 janvier 2257

Chaque fois que Kate s'absente, je file dans la bibliothèque secrète pour emprunter un nouveau livre. Ma passion dévorante ne connaît pas de limites. Je lis tout ce qui me tombe entre les mains, avec une préférence pour la géographie et la zoologie. C'est comme si les photos et les textes dont je m'imprègne faisaient revivre cette Terre que je n'ai pas connue. La nuit, je rêve que j'explore ces contrées aux noms étranges peuplés

d'animaux merveilleux. Le plus frustrant, c'est de devoir garder tout ça pour moi. J'aimerais m'en ouvrir à Kate, mais c'est impensable. Elle me ferait jeter en prison pour trahison, ou pire. Tous les jours je l'entends parler de dissidents qui mettent en péril l'équilibre de Renaissance et évoquer l'efficacité des policiers pour étouffer leurs velléités de rébellion. Les Élus n'ont aucune pitié pour ceux qui sortent du rang. Kate n'en aurait aucune pour moi.

Évidemment il y a É-Den, mais je refuse de lui mettre ces rêves inaccessibles en tête. Elle est trop jeune, trop innocente. Je n'ai pas le droit de la faire souffrir en lui faisant miroiter un ailleurs qu'elle ne connaîtra jamais. Je me tais donc. Je souffre en silence et je pleure sur ce monde si beau que nous avons perdu.

P.-S. – Kate a une nouvelle chaîne en or autour du cou. Avec une nouvelle clé.

18 février 2257

Aujourd'hui, une idée insolite a germé dans ma tête. En feuilletant un manuel de sciences naturelles, j'ai découvert que certaines espèces animales peuvent survivre aux pires catastrophes. Ni la glace, ni les radiations, ni la chaleur extrême ne peuvent les faire disparaître. Certains animaux se mettent en hibernation de longs mois, d'autres peuvent rester congelés des années avant de se réveiller quand les conditions de vie redeviennent meilleures, d'autres encore s'adaptent et adoptent de nouvelles formes pour survivre. Je me demande si, là-haut, à la surface, il y a encore des animaux ou des insectes. Ont-ils su se protéger à leur manière ? Ont-ils survécu à la catastrophe ? En hibernant ou en mutant ?

Et nous, est-ce que nous pourrions survivre si nous sortions maintenant ?

Lorsque É-Den s'est endormie, j'ai demandé à Kate si elle savait quand nous pourrions enfin réinvestir la surface. Ses yeux ont failli sortir de leurs orbites. Elle s'est mise en colère et m'a traité de fou et d'ingrat. Elle a dit que les anciens nous avaient offert un monde idéal et sécurisé. Pourquoi chercher à regagner la surface ? Pourquoi mettre nos vies en danger ? Furieuse, elle a gagné sa chambre et claqué la porte.

19 février 2257

Ce matin, au petit-déjeuner, Kate semblait apaisée. Je n'ai pas abordé de nouveau le sujet. Elle non plus. Après son départ et celui d'É-Den, j'ai expédié mes tâches ménagères et filé chercher un nouveau livre. Je n'en prends toujours qu'un à la fois pour ne pas éveiller ses soupçons. C'est un manuel d'histoire. Passionnant ! Je me demande pourquoi nos enfants n'apprennent pas cela, au lieu de faire des maths et de la physique.

Ce soir, après le repas, Kate a frappé à la porte de ma chambre. C'est quelque chose qu'elle ne fait jamais. J'ai cru un moment qu'elle avait tout découvert et qu'elle venait m'arrêter. Sans attendre que je l'y invite, elle est entrée, a pris un fauteuil et s'est assise devant moi, debout, en pyjama. J'ai retenu ma respiration.

D'un ton très calme, elle m'a dit qu'elle avait posé ma question aux Élus. Ils lui ont expliqué que le grand retour ne se ferait pas avant une centaine d'années au mieux. Là-haut, la Terre se trouve encore dans un chaos absolu. L'air n'est toujours pas respirable et toute vie humaine y est inenvisageable. Quand j'ai

demandé comment les Élus pouvaient en être certains, elle m'a répondu qu'ils avaient des capteurs à la surface qui analysaient chaque jour la qualité de l'air. Or, les résultats ne laissent place à aucun espoir : nul humain ne pourrait survivre à la surface plus de quelques heures. Mais quand j'ai cherché à savoir ce qui s'était réellement passé, elle m'a rétorqué que cela ne me regardait pas. Fin de la discussion. Kate est sortie, me laissant seul et plus désemparé que jamais.

21 février 2257

Parmi les livres interdits, j'ai déniché un manuel d'origami japonais. Mon grand-père en faisait du magnifique ; hélas, un coup de grisou l'a emporté avant qu'il ait eu le temps de m'apprendre sa technique. Mon père, quant à lui, jugeait ce passe-temps inutile et coûteux. « Le papier, ça ne se gâche pas ! » répétait-il chaque fois que je m'essayais à plier quelques feuilles. Il faut dire qu'à la mine le salaire était dérisoire ; nous ne roulions pas sur l'or, contrairement à Kate !

J'ai rapporté le livre dans ma chambre et j'ai commencé par la figure la plus simple. Les souvenirs de mon grand-père aux doigts agiles me sont revenus teintés de nostalgie. Je l'aimais sincèrement. Plus que mon père, c'est certain.

Ce soir, j'ai réussi à faire un cygne. Je vais l'offrir à É-Den. Si ça lui plaît, je lui apprendrai différents pliages. Ici, on a du papier à ne savoir qu'en faire.

28 février 2257

Je crois que Kate me soupçonne de quelque chose. Est-ce à cause des origamis que j'offre à É-Den ? Je lui ai dit que je tenais

ce talent de mon grand-père, mais je sens qu'elle n'est pas dupe. Elle me regarde bizarrement, ces derniers temps. Elle rentre parfois à l'improviste, sans un bruit, et vérifie ce que je fais. Je vais devoir être plus prudent pour les livres, mieux cacher mon journal et surtout espacer les moments où j'y raconte mes découvertes.

25 mars 2257

Plus je lis, plus je découvre, plus je rêve d'évasion. Je rêve de découvrir le monde, de voir les étoiles et de rencontrer d'autres survivants. Car je refuse de croire que nous sommes les seuls hommes à avoir survécu. Je suis sûr qu'il existe d'autres colonies, ailleurs, à la surface ou sous terre. Il me semble de plus en plus évident que les Élus nous mentent. Je ne leur ai jamais fait confiance de toute façon. C'est vrai, quoi ! Comment faire confiance à des gens qu'on n'a jamais vus ? Les Élus nous commandent, nous dirigent, nous punissent. J'ignore qui ils sont et d'où ils tirent leur nom, car, à ma connaissance, personne ne les a jamais élus.

J'ai lu récemment dans un traité de politique que ce genre de régime s'appelle une dictature et que tous les dictateurs appuient leur pouvoir sur la propagande et le mensonge. Au Cocon, tout le monde sait que les Élus manipulent les habitants de la Cave et du Grenier, mais moi je sais qu'ils nous manipulent également. Je suis chaque jour un peu plus convaincu qu'ils nous cachent des choses à propos de l'extérieur. Une question me taraude : à la surface, l'air est-il vraiment toxique ? Des centaines d'années après la catastrophe, ça me semble improbable. Du coup, je me demande si les Élus ont déjà essayé de sortir. Et, si oui, qu'ont-ils découvert dehors pour décider de rester ici-bas ?

27 mars 2257

Kate était d'une humeur exécrationnelle, aujourd'hui. J'ai fini par savoir que quelqu'un avait saboté ses expériences et libéré ses rongeurs génétiquement modifiés. Personnellement, je trouve cela très amusant.

Pourtant ma joie a été de courte durée, car, à peine rentrée du travail, elle a pris la poubelle et fait le tour de l'appartement pour jeter tous les origamis que j'avais réalisés. La collection entière d'É-Den y est passée. J'ai voulu l'arrêter, mais elle m'a repoussé froidement. « Si jamais ma fille apprend que c'est moi qui ai foutu ces merdes à la poubelle, je te chasse d'ici ! » m'a-t-elle craché avant d'ajouter : « Tu lui diras que c'est toi, que tu en avais marre. » Je suis resté sans voix.

Kate ne m'a jamais aimé, c'est un fait, mais c'est la première fois qu'elle me menace ouvertement. Je sais qu'elle ne plaisante pas. Kate ne plaisante jamais.

2 avril 2257

Lorsque, ce matin, après le départ de Kate, j'ai voulu ranger le manuel de biologie que j'avais emprunté, je suis resté pétrifié de terreur. Un nouveau verrou avait été posé sur la porte ! Ou elle l'a installé toute seule, ou bien elle a fait appel à un serrurier pendant que je vaquais à quelque course.

Kate est cruelle, sadique, méchante et égoïste, mais elle est intelligente et très intuitive. Elle aura deviné que j'avais trouvé sa bibliothèque secrète. Sans preuve, elle ne m'a pas accusé ouvertement, mais en verrouillant l'accès elle s'assure de mettre définitivement un terme à mes escapades clandestines.

Certes, elle peut m'empêcher de lire, mais pas de rêver. Toutes les images que m'ont apportées ces livres resteront à jamais gravées dans ma tête.

P.-S. – Il va falloir que je trouve le moyen de me débarrasser discrètement du manuel de biologie. De le jeter dans le vide-ordures serait trop risqué. Mieux vaut le déposer dans un conteneur à l'autre bout du Cocon. Cela me fait mal au cœur, mais je n'ai pas vraiment le choix. Ce serait trop dangereux de le garder ici.

5 mai 2257

Cette nuit, j'ai rêvé que je sortais de Renaissance. Un homme encapuchonné qui disait être un Élu venait me chercher en secret pour me conduire hors de la colonie. «Il ne faudra rien dire à Kate, disait-il, sinon elle me tuerait.» On est passés dans un étroit couloir au bout duquel se trouvait une porte blindée. Derrière, j'ai découvert des collines verdoyantes couvertes de grands sapins. En contrebas dormait un lac azur aux eaux tranquilles. Il faisait chaud; l'air sentait bon la résine et la terre humide. Mes pieds nus ont foulé le tapis d'aiguilles de pin avec un tel bonheur! J'étais bien. Pour la première fois depuis longtemps.

Le réveil a été brutal. J'aurais voulu ne jamais me réveiller. Certes, ce n'était qu'un rêve, mais je n'en suis pas moins certain qu'il existe quelque chose au-dessus de nous. Quelque chose de beau, de vrai, de différent. Je vais tout faire pour essayer de le découvrir. Tant pis si l'air se révèle toxique. Au moins, j'aurai vu à quoi ressemble la surface. Je mourrai heureux.

10 juin 2257

Aujourd'hui, je suis passé déposer le linge à la laverie et, en ressortant, j'ai remarqué les énormes conduits d'aération qui en sortent pour disparaître dans la roche. Je me demande où ils mènent. À la surface? Forcément, car il faut bien évacuer les vapeurs brûlantes quelque part.

C'est décidé, demain, je pars en exploration, mais quelques heures seulement pour ne pas éveiller les soupçons de Kate. Si elle rentre à l'improviste, je lui dirai que j'étais à la laverie ou à faire les courses. Si j'ai un peu de chance, je vais trouver un chemin qui me permettra de découvrir la vérité sur l'extérieur. Et de m'enfuir.



13 mars 2258

Kate est rentrée plus tard que d'habitude. Ce n'est pas que je me sois inquiété. Je n'éprouve qu'indifférence pour cette femme froide et méprisante. Mais j'ai trouvé cela bizarre, voire suspect.

Il était plus de deux heures du matin et je l'attendais en faisant du repassage lorsqu'elle est enfin arrivée, un sourire aux lèvres. C'est tellement inhabituel chez elle que cela m'a tétanisé.

Ses pommettes étaient roses et ses yeux brillaient comme si elle avait bu. Elle s'est plantée devant moi, les poings sur la hanche, et m'a annoncé fièrement qu'elle venait d'être promue Éluë. Le responsable du laboratoire militaire avait été retrouvé mort la veille, mystérieusement empoisonné. L'Élu suprême avait jugé Kate digne de ce poste prestigieux.

Kate Éluë! Il ne manquait plus que ça!

J'ai hésité à rester impassible, mais, craignant son courroux, j'ai fini par la féliciter. Froidement, c'est vrai. Kate a pris mon manque d'enthousiasme pour de l'insolence. D'un geste brusque, elle m'a saisi le bras et a planté ses yeux glacés dans les miens. Tout en serrant les dents, elle m'a dit de faire attention, de ne pas jouer au plus malin avec elle. Elle a ajouté que je ne devais pas croire que, grâce à son nouveau statut, j'aurais la belle vie. Au contraire ! Au moindre faux pas, elle n'hésiterait pas à me punir publiquement pour donner l'exemple. J'ai failli lui coller le fer à repasser en pleine tête. Ça l'aurait sans doute tuée. Mais le doute a figé mon bras. Avais-je le droit de priver É-Den de sa mère ? J'ai hésité.

Le regard de Kate a dévié vers le fer. Elle a aussitôt découvert la pensée criminelle qui me passait par la tête. Pourtant, elle a souri. « Mon pauvre James, comme si tu en étais capable ! m'a-t-elle craché au visage. Tu es tellement lâche, insipide et fade ! Tu me dégoûtes ! » Elle m'a lâché le bras et s'est retournée. « Va te coucher ! On réglera ça demain matin et, crois-moi, je vais définitivement te faire passer l'envie de me tuer ! » Elle a éclaté de rire avant de regagner sa chambre.

Rarement je me suis senti aussi humilié. J'ai sincèrement regretté de ne pas l'avoir tuée. Demain, elle me le fera payer. Mais de quoi est-elle vraiment capable ? Du pire ?

James marqua une pause. Sa gorge était nouée par la honte, le regret, la colère et le désespoir. Il ne voulait pas mourir, pas si près du but. Car, à force d'explorations répétées, de tours et de détours dans les conduits d'aération et autres canalisations de Renaissance, il avait fini par trouver une voie prometteuse.

Soudain l'évidence s'imposa à lui avec la clarté d'une aube naissante. C'était maintenant ou jamais. Le lendemain matin, il serait trop tard.

James était peut-être trop lâche pour commettre un meurtre, mais pas pour s'enfuir, pas pour tenter l'impossible. Il ouvrit son journal à la première page pour y noter une rapide dédicace.

Pour ma fille chérie.

É-Den, si un jour tu découvres ce journal, dis-toi que c'est pour toi que je l'ai écrit. Pour que tu saches la vérité. En lisant ces lignes, tu découvriras mon histoire, mon rêve, mes espoirs. Je t'aime et, où que je sois quand tu liras ces lignes, je t'aimerai toujours.

D'une main tremblante, il sortit une feuille blanche du paquet et entreprit d'écrire une lettre à sa fille, une lettre d'adieu. Après quoi il prit une seconde feuille qu'il plia avec habileté pour faire naître un cygne.

Il se leva et s'empara d'un sac dans lequel il fourra des vêtements et une photo d'É-Den. Ensuite, sans faire de bruit, il sortit de sa chambre et se dirigea vers la cuisine pour prendre quelques provisions et des bouteilles d'eau. Avant de sortir, il posa son sac sur le bar à côté de l'aquarium où Groupes tournait inlassablement en rond, et, en silence, il se dirigea vers la chambre d'É-Den. Il poussa doucement la porte.

Sa fille dormait paisiblement, à mille lieues du cataclysme qui dévastait son père. C'était un véritable déchirement de la quitter, de l'abandonner dans ce monde qu'il exérait. É-Den aurait été plus âgée, James lui aurait proposé de fuir

avec lui, mais, à treize ans, elle était encore trop jeune pour braver le danger. Il n'avait pas le droit de lui faire courir de tels risques, d'autant que l'issue était très incertaine. Certes, il avait trouvé une voie, mais qu'allait-il découvrir au bout du chemin? Un monde accueillant, ou un univers dévasté? La vie, ou la mort? Et si cette voie ne menait pas à la surface, que ferait-il? Rentrerait-il? Sans doute pas. Kate ne le laisserait pas revenir vivre avec elles.

Les larmes au bord des yeux, il se pencha pour effleurer la joue de sa fille. Il déposa ensuite la lettre et le cygne de papier sur sa table de chevet, dissimula son livre de bord dans la bibliothèque d'É-Den et sortit à pas de loup. Lorsqu'il franchit le seuil, il crut que son cœur allait exploser de chagrin. Il jeta un dernier regard humide à sa fille et s'en alla, la mort dans l'âme.

En passant devant le bar de la cuisine, il attrapa son sac et le mit en bandoulière. Sa main se posait sur la poignée quand une voix derrière lui le glaça d'effroi.

— Tu t'en vas, James?

Sa respiration se bloqua et des fourmillements d'angoisse envahirent ses membres. Il se retourna lentement.

Kate le toisait, un rictus de dédain au bord des lèvres, un pistolet pointé dans sa direction.

— Pose ce sac immédiatement!

James obéit. Toute sa vie, il n'avait fait qu'obéir.

— Tu croyais quoi? éructa Kate. Que tu pourrais m'échapper, là, comme ça? Que je te laisserais partir? Mais qu'est-ce que tu as dans la tête, espèce de crétin?

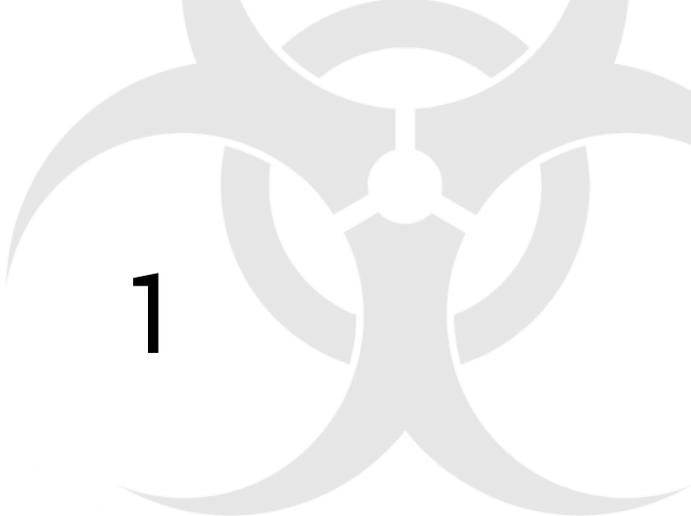
Les poings de James se contractèrent.

— C'est moi qui commande, ici! reprit-elle, les yeux pleins de fureur. Tu vas gentiment regagner ta chambre, parce que, ce soir, je suis fatiguée. Mais demain matin tu vas me le payer, James! Oh, oui, tu vas me le payer!

Cette fois, c'en fut trop.

Sans réfléchir aux conséquences de son geste, James empoigna l'aquarium à deux mains et le balança de toutes ses forces sur Kate. Elle n'eut pas le temps d'esquiver le projectile ni de tirer. Le choc fut violent. Le globe en verre se fracassa contre sa poitrine en un millier de morceaux coupants, libérant des litres d'eau sur la moquette.

James sortit en trombe en claquant la porte de l'appartement derrière lui. Désolé pour Gloups qu'il avait sacrifié, il s'enfuit dans la lumière blafarde des néons du couloir.



1

Deux ans plus tard, mai 2260

La troisième sirène qui scandait le temps dans la Cave s'éteignit dans un bruit de pneu qui se dégonfle. Il était midi. Siméon retint son souffle. Caché dans l'embrasure d'une porte, il pencha lentement la tête pour espionner le vieil homme qui rentrait chez lui. Ce n'était pas son habitude de s'en prendre à plus faible que lui, mais l'occasion était trop belle. Le vieux revenait du ravitaillement. À ses bras pendaient deux sacs de provisions. Fatigué, l'homme posa l'un de ses sacs par terre et chercha sa clé dans sa poche.

C'était le moment où jamais. Une semaine de nourriture fraîche, ça ne se refusait pas.

Siméon bondit. Aussi rapide qu'agile, il rafla l'un des sacs sans même ralentir. Le vieux se retourna, surpris, et se mit à hurler au voleur.

«Tu peux toujours gueuler! Personne ne t'entend!» songea le garçon, ravi de son coup.

Dans la Cave, c'était chacun pour soi et seuls les plus forts s'en sortaient. Certes, c'était lâche de s'en prendre à un

É-DEN

indigent et Siméon n'était pas fier de son geste, mais il n'avait pas le choix. Depuis qu'il était tout petit, il arpentait les rues étroites et insalubres de ce quartier à la recherche d'un petit quelque chose à manger ou d'un coin où dormir. Depuis toujours, il vivait de menus larcins et passait son temps à fuir.

Il tourna à l'angle de la ruelle avant de s'arrêter brusquement. Deux gaillards accouraient dans sa direction, sans doute attirés par les cris du vieux. Le garçon sentit son pouls s'accélérer. Il n'y avait aucune autre issue. Soit il faisait demi-tour, soit il les affrontait et défendait son butin. Mais ils étaient deux, et beaucoup plus costauds que lui. Il ne réfléchit pas longtemps.

Il rebroussa chemin et prit ses jambes à son cou, le sac serré contre sa poitrine pour ne pas le laisser tomber. Évidemment, le vieux s'était planté au milieu de la rue pour lui barrer la route. Siméon allait devoir le bousculer, même le pousser pour qu'il tombe. Le gamin sentait les remords le gagner quand un étau se referma brusquement sur ses jambes. Il s'étala de tout son long. Le sac lui échappa et déversa son précieux contenu sur le sol poussiéreux.

Un violent coup de pied dans les côtes lui arracha un cri.

— Ça t'apprendra, sale morveux! fit le type qui l'avait rattrapé.

D'une poigne d'acier, l'autre le saisit par les cheveux pour le relever. Il le plaqua contre le mur sans ménagement.

— On t'a jamais dit que c'était pas bien de s'en prendre aux vieux?

Siméon n'eut pas le temps de répondre. Un coup de poing dans l'estomac lui coupa le souffle.

LES SURVIVANTS

— Les petites merdes comme toi, ça devrait pas exister !

Un deuxième coup l'atteignit au nez. La douleur faillit lui faire perdre connaissance, tandis qu'un flot de sang remplissait sa bouche. Il chercha du regard le soutien du vieux, mais il était trop occupé à ramasser ses précieuses provisions.

— Tu sais qu'il y a des coins où tu te ferais bouffer tout cru ? Ça te plairait qu'on t'y mène ?

Effrayé, Siméon secoua vivement la tête. Une seconde gifle lui fit éclater la lèvre. Le visage plein de larmes et de sang, il n'osait plus bouger, pétrifié de terreur.

Contre toute attente, ce fut le vieux qui mit un terme à son calvaire.

— Allez, lâchez-le, les gars. Il a son compte.

Comme les types, enivrés par la violence, semblaient vouloir s'amuser encore un peu, le vieil homme essaya autre chose.

— Pour vous remercier, je vous offre un coup à boire ! Hein, qu'en dites-vous ?

Il ouvrit en grand la porte de sa maison pour les inviter chez lui. Un sourire goguenard illumina la trogne du plus grand des lascars qui lâcha sa proie. Siméon, inerte, s'effondra au pied du mur comme une poupée de chiffon.

— Ça, c'est pas de refus ! fit le gaillard en se baissant pour entrer dans la maisonnette.

— Ouais, sympa ! ajouta l'autre.

Mais avant de suivre son acolyte il décocha un dernier coup de pied au bas-ventre du garçon affalé à terre.

La porte se referma dans un claquement, laissant Siméon seul dans la ruelle. Il resserra machinalement ses bras contre

lui pour se protéger, mais ce simple geste lui arracha un gémissement. La douleur qui irradiait de ses côtes et de son ventre était insupportable. Ses oreilles bourdonnaient, il ne sentait plus son nez et, dans sa bouche, le goût du sang lui donnait la nausée. Ce n'était pas la première dérouillée qu'il prenait, mais c'était sans aucun doute la plus violente. «Ne pas rester là, ne pas rester là», se répétait-il, terrifié à l'idée que les types ressortent pour terminer ce qu'ils avaient commencé.

En tremblant comme une feuille, il prit appui sur un coude pour se redresser. La douleur fusa, comme un poignard chauffé à blanc. Un flot de salive jaillit entre ses lèvres tuméfiées. Il se pencha pour vomir et se mit à sangloter, pas tant à cause des coups reçus que de la faim qui le tenaillait. Une faim dévorante, obsédante. Cela faisait trois jours qu'il n'avait absolument rien avalé.

Un sentiment de lassitude extrême s'empara de lui. Il n'avait que onze ans, mais déjà il était fatigué, usé, désabusé. Depuis qu'il était tout petit, sa vie n'était qu'un combat, qu'une lutte sans pitié pour survivre. Maltraité par sa famille adoptive, il s'était échappé trois ans auparavant. Depuis, il vivait dans la rue, ou plutôt il survivait. Et ce jour avait bien failli être le dernier de sa misérable existence.

Cela aurait-il mieux valu ? Une vie comme la sienne valait-elle le coup d'être vécue ?

Pourtant, mû par un indéfectible instinct de survie, Siméon se releva tant bien que mal. La grimace qui tordit sa bouche indiquait à quel point il souffrait, mais pas un cri ne lui échappa. Il souffrirait en silence, comme toujours.

LES SURVIVANTS

Du revers de sa manche, il essuya ses yeux et son nez. Du sang macula sa chemise et ses mèches blondes. En luttant contre la douleur, il s'éloigna de la maison du vieux, plié en deux. Il voulait être le plus loin possible quand ses tortionnaires en ressortiraient.

Il marcha, marcha, marcha durant ce qui lui sembla des heures, tellement il était mal en point. Quand enfin il regagna le Nid – c'était le nom qu'il donnait à sa cachette secrète –, il ne put rien faire d'autre que de s'affaler sur sa couverture pour s'immerger dans un profond sommeil.

À son réveil, la souffrance s'était légèrement atténuée, mais sa tête tournait comme la première fois qu'il avait bu de l'alcool. L'expérience avait été tellement pénible qu'il n'avait plus jamais recommencé. Dans son crâne, une spirale nébuleuse tournait inlassablement, lui faisant perdre tous ses repères. Il ferma les yeux pour lui échapper et sombra à nouveau. Il n'entendit aucune des sirènes de la Cave.

Ce fut la soif qui le réveilla finalement. Sa langue semblait collée à son palais, tant sa bouche était sèche. Il s'assit et attrapa sa gourde posée dans un coin. Les croûtes de sang coagulé se fendillèrent lorsqu'il ouvrit la bouche. La trempe qu'il avait reçue la veille lui revint en mémoire. « Saletés de types! pesta-t-il en contractant la mâchoire. Si je les revois, je les... non, je ne leur ferai rien, rien du tout. Ils sont bien trop forts pour moi. »

Siméon était courageux, intrépide parfois, mais pas suicidaire. Il connaissait parfaitement ses limites. S'il avait su que deux gaillards porteraient secours au vieux, il n'aurait jamais tenté de lui voler un sac. Un truc ou deux dedans, peut-être,

mais pas le sac entier. De toute façon, c'était trop beau pour être vrai. Une semaine entière ou plus de nourriture, c'était du jamais vu, le genre d'aubaine qui ne se présente qu'une fois.

Le fait de penser à toute cette nourriture qui lui avait injustement échappé éveilla le dragon affamé qui sommeillait dans son estomac. Son ventre gronda comme jamais. «Aujourd'hui, il faut que je mange! Il faut absolument que je mange quelque chose...»

Il se leva en grimaçant. Son corps était perclus de courbatures. Ses membres et ses côtes semblaient peser des tonnes. Mais ça finirait par passer, comme tout le reste. Siméon était un dur à cuire. S'il ressentait parfois des moments de déprime, il savait se reprendre et rebondir de plus belle pour affronter de nouvelles épreuves. «Ce qui ne te tue pas te rend plus fort!» avait coutume de dire son père adoptif après lui avoir filé une raclée.

Siméon passa une main sur son visage pour en vérifier l'état général. Mises à part les traînées de sang qu'il frotta avec un peu d'eau, globalement, ça allait. Sa lèvre supérieure était gonflée. Son nez était douloureux lorsqu'il le tâtait, mais il ne semblait pas cassé.

Il remplaça les mèches rebelles qui lui tombaient sur le front dans l'élastique de sa queue de cheval. Ses cheveux étaient longs, maintenant, depuis trois ans qu'il ne se les était pas coupés. Parfois il rêvait d'une bonne paire de ciseaux, mais c'était un luxe inabordable pour lui. Avant de quitter son repaire, il glissa dans sa poche gauche sa dernière pièce de vingt cents. S'il ne trouvait rien à manger, il pourrait toujours

LES SURVIVANTS

acheter une ration de pâtes pour ne pas mourir de faim. Il tapota sa poche droite pour vérifier que les boulons en fer qui servaient de projectile à son lance-pierre étaient toujours là. C'était sa seule arme, mais elle l'avait tiré d'affaire à maintes reprises. Il ne sortait jamais sans elle.

Après s'être assuré que l'endroit était désert, Siméon sortit de sa cachette. Le Nid était en réalité un petit local technique, niché dans un immense pylône métallique, lui-même situé au milieu d'un gigantesque conduit d'aération vertical aussi haut que profond. Le pylône central servait de point d'appui à une passerelle en fer suspendue au-dessus du vide et permettait de relier les deux bords opposés du puits d'aération. Il y en avait d'autres identiques plus haut, et aussi plus bas, mais impossible de savoir combien. Chaque extrémité de cette passerelle était fermée par des portes circulaires solidement verrouillées.

C'était lors d'une de ses nombreuses pérégrinations aléatoires que Siméon avait trouvé cet endroit. Il ne savait pas à quoi servait ce gigantesque puits vertical, mais il s'en moquait éperdument. Malgré l'affiche représentant une tête de mort collée sur la porte du local technique, il l'avait ouverte, espérant y dénicher quelque chose d'intéressant. Il avait trouvé bien plus que cela : une véritable cachette ! Ce grand placard circulaire doté d'une petite veilleuse était suffisamment large pour s'y allonger et assez haut pour s'y tenir accroupi. Dès le jour suivant, il y avait emménagé et y avait apporté ses maigres possessions : une couverture, une gourde et quelques affaires de rechange roulées en boule. C'était la meilleure cachette qu'il eût jamais trouvée, sûre, tranquille,

É-DEN

confortable comme un nid douillet. Depuis presque quatre mois, il y retournait tous les soirs.

Après avoir changé de chemise, Siméon sortit. Il traversa la passerelle métallique et, arrivé à l'une des extrémités, enjamba la balustrade pour se faufiler dans la bouche étroite d'une gaine d'aération horizontale qui se trouvait en contre-bas. La manœuvre était périlleuse, car le puits sous ses pieds mesurait au moins cent mètres de profondeur, peut-être plus. Mais Siméon n'avait pas le vertige; par ailleurs, il était remarquablement agile et souple.

Une fois dans la gaine, il se mit à ramper à quatre pattes. Il y avait des relents de rouille et d'autres odeurs indéfinissables, mais cela ne le gênait pas. De manière générale, la Cave puait. Pourtant, aucun de ses habitants ne manifestait la moindre répulsion. Peut-être puaien-ils tout autant, mais personne ne s'en rendait vraiment compte. La puanteur était leur quotidien.

Au premier carrefour, Siméon vira à droite, puis à gauche, suivant un chemin qu'il connaissait par cœur. La gaine se terminait par une grille qu'il lui suffit de pousser pour déboucher dans un couloir peu fréquenté, situé près de l'usine de recyclage des déchets. Il prit le temps de replacer la grille derrière lui comme si elle n'avait jamais été descellée, puis il se mit en route vers le quartier des habitations. C'était encore là qu'il avait le plus de chance de dénicher un petit truc à manger.

Ce qu'il préférait, c'était les poubelles des bistrotts qui proposaient de la bouffe rapide et pas chère, mais ces restes constituaient des denrées rares et très prisées. Siméon, qui

LES SURVIVANTS

n'appartenait à aucune bande, n'obtenait jamais les meilleurs morceaux. Il avait pris l'habitude de se contenter des restes de restes, c'est-à-dire de pas grand-chose.

Lorsqu'il arriva devant Chez Zorg, des effluves épicés vinrent chatouiller ses narines. Cela faisait des semaines qu'il n'avait pas senti quelque chose d'aussi agréable. Tenaillé par la faim, il entra sans réfléchir dans le bouge. Les cinq tables étaient vides. Apparemment, il était encore trop tôt pour manger. La troisième sirène qui marquait midi n'avait pas encore retenti. Le patron, le fameux Zorg, essuyait les verres avec un torchon crasseux à l'aide de son moignon au bras gauche. Il jeta un coup d'œil distrait à son client avant d'interrompre son geste. La grimace qui se peignit sur sa trogne n'était pas de bon augure.

— Qu'est-ce que tu veux ? cracha-t-il. T'as rien à faire ici !
Dégage !

Mais Siméon que la faim rendait audacieux s'avança vers le bar.

— Vous n'auriez pas...

L'autre posa son verre brusquement.

— Je fais pas l'aumône ! J'ai rien pour toi.

— Je cherche un petit boulot, inventa d'un coup Siméon. Je pourrais essayer les verres à votre place ou faire la vaisselle et, en échange...

— J'ai besoin de personne ! Surtout pas d'un morveux comme toi. Dégage, j'te dis !

Siméon sentit fondre ses derniers espoirs. Il tourna à regret la tête vers la cuisine, vers les odeurs de nourriture. Il mourait d'envie de bondir pour chaparder un truc ou deux,

mais il savait que Zorg le rattraperait et lui ferait passer un sale quart d'heure. Le patron du bar avait beau avoir un bras atrophié, ses jambes, elles, étaient bien valides. Or, Siméon en avait assez bavé la veille comme ça.

La tête basse, il tourna les talons. En fourrant ses mains dans ses poches, il sentit la petite pièce entre ses doigts et hésita. S'il la dépensait maintenant, il ne lui resterait plus rien pour faire face à un nouveau coup dur. Il prit une grande inspiration, absorbant au passage davantage d'odeurs épicées. Tout en faisant tourner la pièce entre ses doigts, il réfléchit. Une ration de ragoût aux épices, c'était tentant.

— T'as besoin d'un coup de pied au cul, ou quoi ? gueula le patron derrière lui.

Siméon estima soudain que ce sale type ne méritait pas ses dernières économies. Il redressa la tête, bomba le torse et quitta fièrement l'endroit. Mais une fois qu'il fut dans la rue son ventre hurla sa détresse. Il tenta d'oublier ces protestations bruyantes et promena son regard sur le caniveau au milieu de la rue, mais les pitoyables déchets qui avaient été un jour comestibles lui auraient sans aucun doute filé une bonne intoxication alimentaire. Or, dans la Cave, il n'y avait rien de pire que de tomber malade. Les rares médecins qui officiaient dans ce quartier étaient de mèche avec la milice. Si votre cas était grave ou contagieux, vous n'aviez guère de chance de rentrer chez vous. Que devenaient ces malades ? Beaucoup de rumeurs circulaient à leur sujet, mais, ce qui était certain, c'était qu'on ne les revoyait plus jamais. Les habitants de la Cave préféraient donc se soigner avec les moyens du bord, quitte parfois à mourir sur place, plutôt que

LES SURVIVANTS

de faire appel à ces traîtres. En réaction, les milices avaient intégré des médecins dans leurs patrouilles. En cas d'arrestation, même pour un simple contrôle d'identité, le médecin vous examinait de gré ou de force. Pour Siméon, c'était une raison de plus pour éviter de croiser le chemin des milices.

Le garçon déambula au hasard des rues, empruntant de temps à autre des couloirs transversaux circulaires plus grands que les tuyaux d'évacuation ou d'aération qu'il arpentait quotidiennement. Machinalement, il prit la direction de la centrale électrique. C'était de là, grâce à d'énormes blocs électrogènes, que provenait principalement l'énergie qui alimentait la Cave et ses différentes usines. Il marchait perché sur une passerelle en évitant les nuages de vapeur brûlante que crachait méchamment la tuyauterie quand, soudain, il la vit. Une betterave, pourpre et brillante, à peine entamée, tombée d'une cagette ou d'une poche. Par habitude, il jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer que personne ne convoitait son bien. L'endroit était désert.

« C'est mon jour de chance ! » exulta-t-il en se précipitant dessus.

Mais c'était sans tenir compte de la bestiole qui surgit de nulle part, vive comme un éclair, pour s'emparer du légume.

— Eh, mais lâche ça ! s'écria Siméon, furieux. C'est à moi !

Comme étonnée qu'on s'adresse à elle, la petite créature aux poils grisâtres se tourna vers le garçon. Ses grands yeux noirs le toisèrent avec un air d'incompréhension. De la betterave, énorme entre ses petites pattes, suintait un jus écarlate qui coulait à travers la grille de la passerelle.

É-DEN

— Lâche ce truc ou je t'écrabouille! répéta Siméon en tapant du pied pour l'effrayer.

Contre toute attente, l'espèce de gros rat obéit. Ses minuscules pattes lâchèrent la betterave qui gicla en s'écrasant sur la grille de la passerelle.

— Maintenant, casse-toi! Allez, ouste!

Le rongeur recula d'un pas, mais ne fila pas. Agacé, Siméon attrapa un boulon dans sa poche et le lança dans sa direction. Il ne voulait pas lui faire de mal, juste l'effrayer pour qu'il s'en aille. Le projectile tomba non loin de la bête qui, cette fois, détala.

Au même moment, le mot *méchant* parvint à ses oreilles. Surpris, il se retourna pour voir qui lui avait dit ça. Il ne vit personne. Siméon était tout seul, mais il aurait juré qu'il avait entendu une petite voix chargée de rancœur. La fatigue et la faim lui jouaient-elles des tours? Un début de remords l'envahit; cette pauvre bestiole devait être aussi affamée que lui. Mais il se reprit très vite. Ce n'était qu'un animal, et nuisible, en plus. Sa vie ne valait rien comparée à celle d'un humain.

Siméon ramassa la betterave et mordit dedans à pleines dents. L'extase qu'il ressentit à cette seconde fut indescriptible. Le goût sucré allié à la texture fondante le transporta de ravissement. Ni la partie verdâtre attaquée par la moisissure ni l'arrière-goût terreux ne ternirent son bonheur. Des gouttes violines glissèrent sur son menton. Le dragon dans son ventre soupira de bonheur.

— Ça venait de par là! s'écria soudain une voix forte en dessous de lui.

LES SURVIVANTS

Toujours debout, les doigts dégoulinants de jus, Siméon se figea. Les yeux braqués vers le couloir trois mètres plus bas, il se raidit en apercevant les uniformes noirs de cinq miliciens. Les hommes n'avaient qu'à lever les yeux pour l'apercevoir. Le garçon s'arrêta de respirer, tétanisé par la peur.